

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

32^e ANNÉE

N^o 21

1^{er} NOVEMBRE 1889.

LA RÉUNION DE LA TOUSSAINT aura lieu le vendredi, 1^{er} novembre, à 2 heures précises. SEULS les abonnés de la *Revue* peuvent être admis, vu les places dont nous pouvons disposer.

UNE PRÉFACE DE LA VOYANTE DE PROVORST

« Cher Monsieur et frère E. S.,

« Je me réjouis du mouvement spiritualiste qui se produit dans l'humanité. Ce mouvement servira non seulement à rendre l'homme plus moral, plus charitable, mais il changera une économie qui est très oppressive pour la classe infortunée, il réveillera dans nos âmes le sentiment de fraternité et de devoir qu'il nous faut avoir pour nos frères moins favorisés dans leur position matérielle. Oui, l'amour, la charité, l'indulgence, la fraternité, ne seront plus des paroles mortes, parce que l'existence, qui doit être progressive, nous imposera des sentiments restés trop longtemps endormis dans nos cœurs. L'homme ne rentre pas dans son intérieur ; il ne scrute pas avec sérieux ses obligations envers ses frères, et ainsi il reste indifférent à leurs souffrances. Le spiritualisme est venu en notre temps pour remédier au mal qui a atteint son point culminant, et pour désiller les yeux des aveugles. Réjouissons-nous d'atteindre à une époque où notre but et nos devoirs seront éclairés.

« Je regrette beaucoup, cher frère, de ne pouvoir personnellement me trouver à Paris pour prendre part à cette noble réunion, mais je suis avec vous de cœur, et je suivrai avec intérêt toutes vos dissertations.

« Je me souviens combien j'étais rebelle à admettre les communications avec les esprits, lorsqu'il y a près de quarante ans, le comte d'Ourche vint à Genève pour y faire de la propagande. J'admettais que les tables tournaient par les fluides dont elles étaient saturées. Mais après la visite de M. d'Ourche, je dus me reconnaître vaincu. Combien je souhaite que les hommes de science travaillent pour se convaincre et s'emploient, en se défaisant de leur suffisance pédantesque qui les rend semblables à une eau

stagnante, à faire progresser le spiritualisme au lieu de lui faire opposition.

« Je vous fais remettre la préface de la lucide de Provorst qui a été célèbre de 1826 à 1828, en Allemagne, et qui a été le précurseur de ceux qui, mortels, peuvent avoir des communications avec les désincarnés. Cet ouvrage est complètement traduit, mais on attend des temps meilleurs pour l'imprimer.

« Au sujet de la polarisation de l'homme, vous trouverez déjà dans la *Revue de magnétisme* de Du Potet, il y a à peu près trente ans, un travail de moi traduit de Reichenback, car ce n'est pas là une chose nouvelle, et je conseille à ceux qui veulent connaître plus spécialement la polarisation de s'adresser à l'ouvrage de cet auteur. Je suis à la campagne comme convalescent, et si vous désirez le numéro de la *Revue* concernant la polarisation (*Revue de magnétisme* de Du Potet), je vous l'enverrai à mon retour en ville.

« La lecture de l'ouvrage de Reichenback et la relation de ses expériences sur des sensitifs me donna, il y a trente ans, l'idée d'appliquer l'aimant dans différentes maladies, ce qui m'a produit dans certains cas un excellent résultat. Aujourd'hui cette idée se généralise, mais, vous le voyez, elle ne peut se donner comme une invention nouvelle.

« Agréez, cher Monsieur et frère, mes sentiments affectueux.

« F. KASPEROWSKY, Dr homéopathe. »

LA CLAIRVOYANTE DE PROVORST. Révélation sur la vie intérieure des hommes et sur l'existence d'un monde d'esprits dans le nôtre, par JUSTINUS KERNER.

Je te loue, ô Père, Seigneur du Ciel et de la Terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents et que tu les as révélées aux enfants.

(Luc : — X. 21.)

PRÉFACE

Si tu rentres sérieusement en toi-même, cher lecteur, tu sentiras comme tout homme qui se recueille loin du tumulte de l'existence extérieure, une vie intérieure entièrement opposée à la vie du dehors. Ce qui paraît convenable selon la vie intérieure, est souvent contraire à cette vie intérieure qui se manifeste parfois au milieu des effets de la vie extérieure, par une sensation tout à la fois tranquille et troublante.

Si tu analyses ce qui se passe en toi, mon ami, tu trouveras que la vie extérieure est en rapport avec les dispositions mécaniques du cerveau, avec

l'intelligence qui crée pour ce monde ; tandis que la vie intérieure a son siège dans la région du cœur, dans le système ganglionnaire, dans le cercle de la vie du sentiment.

Si tu cherches plus profond encore, tu sentiras que l'homme, par cette vie intérieure, est dans une relation éternelle avec la nature, relation que le cerveau, avec ses facultés bornées, ne peut entièrement percevoir. L'activité du cerveau se portant sur la vie extérieure, la vie intérieure reste pour lui dans l'ombre ; mais immuable, elle se poursuit et devient le gardien secret des comptes de la vie extérieure. Tout, même ce qui semble insignifiant, s'imprime en elle, en paroles ou en chiffres, et apparaîtra dans une éblouissante clarté aux yeux de l'esprit, après l'extinction de la vie extérieure.

Quant à la relation de la vie intérieure avec la nature, elle t'amènera à sentir aussi celle qui enchaîne l'esprit humain à d'autres mondes où elle le conduira un jour.

Lorsqu'au milieu du tourbillon de la vie extérieure, de son activité et de ses plaisirs, tu entends comme une harmonie sérieuse qui s'élève en toi, remercie ton guide spirituel, cher lecteur, et écoute-là avec attention. Mais si perdu dans le tumulte de la mondanité, tu ne prends pas garde à cette voix, une heure viendra cependant (et Dieu veuille que ce ne soit pas la dernière de ta vie), une heure de souffrance et de larmes, l'heure peut-être de la mort d'un de tes bien-aimés, une heure où tombé du sommet de ta félicité terrestre, tu te sentiras abandonné dans les regrets et dans la honte, une heure enfin, où tu commenceras à comprendre cette vie intime que depuis ton enfance tu n'as peut-être jamais retrouvée, mais que tu dois avoir pressentie dans des rêves que tu ne savais pas expliquer.

Cette vie intérieure qui cherche à te recueillir dans sa sphère, pour ton salut, il en a été, et il en sera encore ainsi pour beaucoup qui, joyeux et le regard brillant, marchent en mettant leur confiance dans l'esprit d'un monde trompeur.

Arrivé à ses derniers moments, l'un d'eux me dit : La vie s'est retirée de mon cerveau et concentrée dans l'épigastre. Je ne sens plus ni mes bras, ni mes pieds, mais je vois des choses inexprimables... C'est une autre vie !... et il expira.

Si la fleur du souvenir s'épanouit sur la tombe de nos fidèles bien-aimés comme un appel qu'ils nous adressent des mondes lointains, ou si la maladie, ou la vieillesse nous montrent notre propre fosse entr'ouverte, alors, mais trop tard peut-être, nous sommes surpris du frisson saint de l'Éternité. D'étranges pressentiments de ces angoisses tardives viennent parfois serrer le cœur. Quelquefois, quoique ce soit rare, ils passent sur le berceau de l'enfant et jettent leur ombre sur les joies printanières de la

vie, ou dans la chambre nuptiale d'une fiancée ; mais ils se tiennent à l'écart des fêtes resplendissantes, de la richesse, et des réunions bruyantes où préside Bacchus.

Un médecin de mes amis, après la mort d'un être cher et vénéré, m'écrivait ce qui suit :

« Ce n'est pas la lutte avec la mort qui anéantit d'un seul coup toute l'œuvre du médecin, ni la douleur de la perte en elle-même qui m'a si fortement ébranlé. La secousse en éveillant mon être intime, m'a fait voir des abîmes au fond desquels, désespéré, j'aurais voulu me précipiter. Je sentais avec terreur l'incroyable aveuglement de l'âme, la vanité et la nullité du savoir et de la volonté, l'horreur de l'enchaînement inévitable des choses et de leurs conséquences, et de la rage de cette tourbe qui, pour ce que nous avons fait une fois, nous enlace et nous tient captifs pour l'éternité. J'aurais été désespéré si je n'eusse éprouvé le secours divin. »

Il est devenu clair pour moi, cher lecteur, que nous n'avons qu'un moyen de briser les liens de la vie du monde et d'échapper à cette suite de conséquences qui nous entraîne, aveugles et ivres, ne sachant ni ce qu'il faut faire ni où nous mènent nos actions. Pour nous soustraire à la colère de Dieu et à la force de sa justice, nous n'avons de refuge que dans la toute-puissance de son amour et de sa grâce, car celui-là seul qui se sent réconcilié et accepté peut trouver le repos éternel et parvenir à la béatitude de l'âme. Il nous faut vivre en Dieu et agir avec Lui, afin de secouer la servitude de nos actes qui, d'après des lois éternelles, nous retiennent captifs loin de la lumière et de la paix. Aimons la vie, désirons-la, non pour elle, mais afin de réconcilier notre âme avec Dieu, lui demandant d'agir en nous ; car s'il ne nous donne son secours, nous n'oserons faire un seul pas, entourés comme nous sommes de mille abîmes.

Voici ce qu'en 1811, le philosophe Schelling, après la mort de sa femme, écrivait à un ami qui avait éprouvé la même perte.

« Si nous avons reçu la vérité au sujet de la vie actuelle, si nous sentons que notre état en ce monde est plus terrible que nous ne le croyons en général, parce qu'une main divine nous le cache, nous ne pouvons que porter envie à ceux qui en sont délivrés. Ils ont triomphé dans le vrai sens du mot, tandis que nous sommes encore sur le champ de bataille attendant notre libération. Le proverbe qui défie tout homme de pouvoir se dire heureux avant sa dernière heure montre bien la vraie valeur de la vie présente.

« De continuelles et profondes méditations ont accru ma certitude que la mort, loin d'affaiblir la personnalité, la fortifie et la grandit en l'élevant au-dessus de beaucoup de hasards ; que le mot souvenir est trop faible pour

exprimer l'intimité des relations qui subsistent entre nous les survivants, et ceux qui sont partis et auxquels nous restons unis dans la profondeur de notre être ; que par ce qui est en nous de meilleur nous ne sommes rien autre que ce qu'ils sont : des esprits ; une réunion pour l'avenir, d'âmes à l'unisson qui, cette vie durant, n'ont eu qu'un amour, qu'une foi, qu'une espérance et qui possèdent en commun les promesses du christianisme dont aucune ne demeure inaccomplie. Je comprends mieux, de jour en jour, que tout est à la fois plus uni et plus individuel que nous ne saurions en avoir l'idée.

« C'est seulement lorsque nous sentons que cette vie n'est pas faite pour la joie, et que nous nous trouvons abandonnés du monde, que nous commençons à vivre réellement selon la volonté de Dieu. Il faut que ce qui est extérieur s'efface et que ce qui est intérieur apparaisse. Mais on ne doit pas supposer qu'il soit besoin de se trouver dans un état particulier pour percevoir cette vie intime dont le sentiment est donné à tout homme qui ne dépend pas uniquement de la mondanité. Elle se révèle à tous ceux qui vivent dans le monde comme s'ils n'étaient pas du monde ».

Si tu observes son développement chez les autres, cher lecteur, tu le reconnaitras chez quelques enthousiastes ; tu en verras les traces chez l'habitant de pauvres chaumières dans lesquelles il y a des larmes et du pain sec : tu le trouveras dans la Bible et dans le Recueil des cantiques avec tous les miracles qui en émanent ; tu le rencontreras surtout dans les âmes saintes qu'atteignent des afflictions imméritées, et dans l'histoire de maint homme pieux. On la sent dans les heures de douleur où tout ce qui est extérieur et visible semble s'écrouler. Elle s'éveille dans les cœurs repliés sur eux-mêmes sous l'influence du chagrin. Elle éclate dans les manifestations magnétiques et miraculeuses qu'il lui est donné d'accomplir.

Écoute, en voici quelques exemples :

C'était en l'an 1461 ; les poursuites contre les Hussites commençaient, et un d'entre eux, Georginius fut amené à Prague pour y subir la torture. Comme on le martyrisait, il perdit connaissance et fut jeté à terre par ses bourreaux qui le croyaient mort. Au bout de quelques heures, il revint à la vie, s'étonnant des douleurs qu'il éprouvait au côté et aux mains, mais à la vue des blessures et des meurtrissures de son corps ainsi que des instruments de son supplice, il se souvint. Tandis qu'on le torturait, il avait eu un songe qu'il raconta : « J'ai été conduit, dit-il, dans une vaste prairie au milieu de laquelle se trouvait un arbre couvert de beaux fruits. Un grand nombre d'oiseaux rares mangeaient ces fruits en chantant gaiement et un jeune homme, tenant un bâton, régnait sur eux pour que l'ordre ne fût pas troublé. Je vis aussi trois hommes qui gardaient l'arbre. » Il fit la descrip-

tion de ces hommes qui, six ans plus tard, furent reconnus dans ceux qui furent élus présidents de l'Église.

Une pauvre veuve, nommée Lücken, née à Corum, fut, en 1639, accusée de sorcellerie et condamnée par les juges de Helmstadt à subir la torture du brodequin. Pendant qu'on la suppliciait, elle éprouva de terribles crampes et se mit à parler en bon allemand et dans une langue étrangère, puis elle s'endormit sans souffrance et parut morte pendant quelque temps. Les juges apprenant ce fait, ordonnèrent de la remettre à la torture. Elle affirma être bonne chrétienne et s'endormit cette fois encore au moment où le bourreau s'appêtait à la fouetter après avoir répandu sur elle du phosphore brûlant. Elle se réveilla sans avoir éprouvé de douleur et l'on ne put obtenir d'elle aucun aveu.

On voit par le premier de ces récits comment l'âme persécutée en ce monde le quitte temporairement, ne lui laissant que son corps à martyriser, tandis qu'elle se réfugie dans les cercles intimes de la vie intérieure où, comme dans l'état somnambulique, l'avenir se dévoile à elle dans la vision de ce qui sera.

« Il peut arriver, dit une grande clairvoyante, que l'homme en pleine possession de sa vie intérieure éprouve une telle béatitude qu'il ne s'aperçoit pas du supplice par lequel son corps est détruit. »

Ceci explique comment les martyrs, ainsi que le rapporte l'histoire, acquièrent, au moment suprême, une force intérieure qui leur permet de subir avec sérénité les souffrances les plus atroces et de triompher des tyrans en allant au supplice comme ils iraient à une fête.

C'est ainsi qu'au milieu des flammes de leur bûcher Jean Huss et Jérôme de Prague chantèrent des hymnes de joie jusqu'à leur dernier moment. On a vu des martyrs triomphants comme des vainqueurs, quoique leur chair fût en lambeaux et leurs flancs entr'ouverts. Leur âme s'était réfugiée dans la lumière et la santé de la vie intérieure. Il en fut ainsi de la Pucelle d'Orléans, comme le démontre ses propres paroles conservées dans un manuscrit de la Bibliothèque impériale.

« A l'âge de treize ans, étant dans le jardin de mon père, à Domremy, j'entendis une voix qui me parlait. Je fus d'abord effrayée, mais je reconnus bientôt que c'était la voix d'un ange qui, à partir de ce moment, m'encouragea et m'instruisit. Cet ange était saint Michel. Je vis aussi sainte Catherine et sainte Marguerite qui m'ont exhortée et ont dirigé toutes mes actions. Je reconnaissais de suite, à la voix qui me parlait, si c'était un ange ou une sainte. Ils sont toujours environnés d'une grande clarté : leurs voix sont douces. Les anges m'apparaissaient sous une forme humaine. Au bout de cinq ans, étant bergère, j'entendis une voix qui me dit : « Dieu veut avoir

pitié du peuple de France. Il le faut aller le sauver. » Comme je me mis à pleurer, une voix m'ordonna d'aller à Vaucouleurs où je trouverais un capitaine qui me conduirait sans obstacle auprès du roi. De ce temps, je n'ai rien fait que d'agir d'après des visions, et même pendant mon procès, je ne parle que selon ce qui m'est inspiré ». Étant entrée dans Orléans, elle annonça la délivrance de cette ville et ajouta qu'elle-même perdrait du sang par la poitrine, ce qui arriva, en effet, car elle fut blessée par une flèche qui pénétra de six pouces dans son épaule. Sainte Thérèse qui naquit au commencement du xvi^e siècle fut aussi une somnambule du même ordre que Jeanne d'Arc.

Nous ne toucherons pas à l'histoire du Christ et de ses apôtres. La légende des saints abonde en faits démontrant la vie intérieure et qui ont toujours été considérés et le sont encore comme des fables, ce qui n'est pas surprenant, car aussi longtemps que le cerveau règnera en tyran sur le cœur, le tenant asservi et dans l'ombre, il sera sourd à la voix ingénue du passé bertifiant que la foi transporte des montagnes et que le feu de l'amour resplendit dans les chemins abrupts et épineux. Il est incontestable sans doute que beaucoup de faits et de miracles de la vie des saints sont exagérés ou même faux, mais il est certain aussi que l'ensemble de ces hommes pieux était en état d'accomplir des œuvres que les foudres de l'enfer ne sauraient détruire.

L'histoire du grand père de notre lucide, Mme H..., porte l'empreinte d'une vie intérieure profonde. Ce vieillard, grâce à la vigueur de son corps et à l'activité de son cerveau, atteignit un âge avancé, et sa longue vie de pauvre berger d'abord, et ensuite de riche marchand s'écoula d'un bout à l'autre simple, active et soumise à Dieu. « J'étais malade, raconte le vieux Schmidtgall de Leweustern, et je me croyais sur le point de mourir, mais j'en étais satisfait, car j'avais la conviction qu'un sort heureux m'attendait. Tout à coup, il me parut m'éveiller d'un sommeil. Je me trouvais dans une prairie à perte de vue et je vis des figures appartenant à l'autre monde qui marchaient vers l'Orient. Léger et heureux, je me mis à courir vers ces figures sans m'arrêter. Au milieu d'elles se trouvait une femme qui tenait un vase de cristal contenant une liqueur rouge. Plusieurs personnes se pressaient autour d'elle, et prenant de cette liqueur avec une cuiller d'argent, elle en donna à l'une d'elles qui, l'ayant prise, s'éloigna du côté de l'Orient. Elle en refusa à d'autres qui se perdirent dans un lointain infini. Je m'approchai à mon tour pour en avoir, mais, ô horreur ! elle ne voulut pas m'en donner ! Ce que je ressentis alors est inexprimable. Mais grâce à Dieu, je m'éveillai en ce monde-ci.

Ce singulier rêve me fut envoyé par la grâce de mon Seigneur pour me

faire rentrer en moi-même et dissiper mon erreur de me croire meilleur que les autres. Je compris que je n'étais pas prêt encore à recevoir la grande Justice du Christ achetée par Lui au prix de son sang précieux.

Ce même Jean Schmidtgall, après s'être consacré sans aucun intérêt personnel à refaire la fortune ruinée d'une veuve et y étant parvenu, pensa enfin à lui-même et partit pour Eslingen afin d'y prendre une place. Il y fut mal reçu et donna son congé. Une angoisse secrète le poussa à retourner à Loweustern et s'y étant décidé, toute sa tristesse disparut. « Mais c'est insensé, se dit-il, de retourner là sans motif ! » et il reprit le chemin d'Eslingen quoiqu'il sentit en même temps toute sa tristesse se réveiller. Comme il atteignait la forêt, au lieu de cet endroit bien connu, il aperçut une contrée étrange, une plaine immense, au milieu de laquelle se trouvait un homme qui lui faisait signe de ne pas avancer. Il se retourna alors du côté de Loweustern et en même temps s'évanouirent et la contrée inconnue et la souffrance qu'il éprouvait. Hésitant, il retourna chez la veuve, prétexta un motif quelconque, mit son bâton dans un coin et ne songea plus à partir. Les habitants de la maison ne montrèrent pas leur surprise et la vie reprit son cours habituel. Ce retour fut le bonheur de tous. La fortune de la veuve prospéra entre les mains de Schmidtgall. Il épousa la fille de cette femme et devint par son exemple, ses conseils et ses actions, une bénédiction pour la contrée.

Il est aisé de reconnaître dans ces faits l'œuvre de la vie intérieure. Le rêve qui dissipa l'erreur de l'âme de Schmidtgall provenait d'elle aussi bien que la vision qui, le détournant d'aller dans un lieu inconnu, le renvoya dans le chemin où il était destiné à trouver le bonheur. Et cependant cet homme ne fut jamais, durant sa vie, dans un état nerveux ou maladif. A l'âge de quatre-vingts ans, après avoir vu naître quarante petits enfants, on le voyait le regard affable, le teint coloré sous ses cheveux d'argent, gravir sans bâton la montagne pour aller visiter sa petite-fille. Il se leva un matin, plus gai que de coutume et raconta à ses enfants qu'il avait eu, pendant la nuit, la vision de sa femme morte, et cela plus distinctement que ce ne lui était jamais arrivé dans un rêve. Elle lui avait dit quelque chose qu'il avait oublié. Sept jours après il était mort.

La nuit même où il avait fait ce rêve, sa petite-fille, malade et alitée à une distance de douze lieues, étant recueillie dans les profondeurs de son être, dans un état magnétique, entendit un esprit qui lui dit : Durant sept jours je ne viendrai pas, la grand'mère qui est ta conductrice, devant te quitter pour ce temps afin de s'occuper de choses plus importantes qui se passent dans la famille, et tu ne pourrais sans son secours supporter ma présence.

Tu vois par ces faits, cher lecteur, que les visions spirituelles ne sont pas

essentiellement liées à un état morbide puisqu'elles sont aussi bien perçues par des personnes en bonne santé que par des malades. Le tumulte du monde éloigne trop souvent l'esprit de l'homme de sa vraie patrie. Chez beaucoup, le monde entraîne le corps, le corps entraîne l'âme, et l'âme détourne l'esprit de ses cercles intimes et l'enchaîne à la terre. C'est ainsi que l'on en vient à regarder ce qui émane de la vie intérieure comme surnaturel, miraculeux ou comme dénotant la folie.

« Avant que l'homme fut déchu, dit Van Helmont, son âme possédait une science innée et un don prophétique d'une force immense. Elle ne les a pas perdus, mais la suprématie de la vie des sens les refoule et s'oppose à leur manifestation. Le sommeil est propice au développement de cette lumière supérieure, car alors l'inspiration n'est pas réprimée par la matière comme dans l'état de veille ».

« Il est positif, dit Heerde, que chaque force s'étend à une profondeur immense, mais est empêchée de s'étendre à la surface par d'autres forces qui la repoussent et par les sens de l'animalité qui enchainent la vie à la terre. Quelques faits, quelques pressentiments et les lumières de la clairvoyance ont révélé le trésor miraculeux enfoui dans les profondeurs de l'âme humaine ».

Cependant, cher lecteur, adresse à tes parents, à tes amis et aux médecins l'avertissement de n'user du magnétisme comme remède qu'à l'heure dernière et lorsque tout autre espoir est perdu et de ne le faire qu'avec grande prudence. Celui qui n'est pas réellement religieux ou qui ne croit pas à l'influence magnétique et qui n'est pas libre et détaché du monde ne doit pas le tenter. Le médecin, élu de Dieu, dit Van Helmont, sera accompagné de signes particuliers et fera des miracles. Il laissera à Dieu l'honneur de dispenser ses dons pour le soulagement des souffrances de son prochain. La pitié sera son guide ; son cœur respirera la droiture et l'esprit sera sa science. Il aura la charité pour sœur, et la vérité du Seigneur éclairera sa voie. La grâce de Dieu sera sur lui et le gain ne sera pas son maître, car le Seigneur est riche, prodigue et paie cent fois avec la mesure comble, et c'est Lui qui fera porter des fruits à son œuvre. Ses mains seront chargées de bénédictions ; la consolation découlera de sa bouche ; sa parole sera une trompette dont le son fera fuir la maladie. La santé suivra ses pas. Ce sont là les promesses du Seigneur aux médecins qu'Il a élus. C'est la bénédiction qui suit ceux qui marchent dans la voie de la charité. Le Saint-Esprit les éclairera comme le consolateur.

L'état magnétique était connu et employé comme remède dès la plus haute antiquité. La religion s'en servait et la politique en tirait parti. Honoré comme un mystère, il avait sa place dans le sanctuaire des dieux

loin du contact profane des incrédules, des moqueurs et des hypocrites. Le dormeur laissé à une tranquillité sainte était gardé dans une chambre du temple. Il n'était endormi que de nuit, et les prêtres en l'éveillant lui répétaient ce qu'il leur avait révélé durant son sommeil. Il ne saurait en être ainsi de nos jours. L'homme mis dans cet état serait bientôt tourné en ridicule, ou s'éteindrait arrêté dans son développement, comme la femme si malheureusement enveloppée d'influences magnétiques dont je vais raconter la vie.

LE NÉANTISME

Le néantisme est la négation du progrès, l'injustice érigée en principe, la pénalité morale sans sanction, la confusion du bien et du mal, la douce espérance bannie de l'humanité, le néant comme seule perspective d'avenir, et le terrible désespoir comme couronnement de cette absurde croyance ou de cette éclipse de l'intelligence et de la raison.

Peu instruit du passé, incertain du présent, aveugle sur l'avenir, le matérialiste néantiste est constamment ballotté sur la nacelle du doute; enfermé dans les bornes vacillantes de l'erreur, parfois soucieux de sa destinée future et souvent lassé des recherches stériles, il s'abandonne généralement aux trompeuses voluptés et aux plaisirs éphémères et trompeurs des sens. Souvent blasé par la satiété, et s'oubliant lui-même, mais impatient, il effeuille dans son incertitude les heures fugitives qui lui échappent.

Le matérialisme est l'image de la mort universelle; ses principes dissolvants répugnent à la raison, sont désespérants pour l'homme et dangereux pour la société; ne se croyant pas responsable, il n'aspire pas au progrès moral; perdant de vue l'éternité des espérances et des douces affections, ses horizons se rétrécissent, son ciel se ferme, sa mission s'abaisse, sa vie est sans but et les efforts et la vertu lui paraissent sans objet.

Cette situation d'esprit privée de tout idéal et des plus suaves illusions, est véritablement désespérante.

On distingue généralement trois classes de matérialistes : 1^o Ceux dont l'intelligence est aveugle dès leur naissance, ignorants bien digne de compassion; 2^o Les matérialistes de désir, ceux dont la conduite déréglée et les vices tenaces portent à désirer le néant pour échapper à la responsabilité de leurs actes, aux conséquences de leurs crimes et de leurs mauvaises habitudes. Ces matérialistes systématiques et de mauvaise foi repoussent les lumières de la raison et les arguments de la logique. Leur obstination, généralement très opiniâtre, est souvent invincible. 3^o Les matérialistes produits par l'enseignement absurde du cléricisme. Ceux-là sont généralement des esprits

droits et élevés qui repoussent tout enseignement contraire à la raison. Ils ne peuvent admettre un Dieu infiniment bon et impitoyable dans ses vengeances. En face de principes aussi contradictoires qu'absurdes, ils préfèrent la négation matérialiste à l'affirmation insensée des cléricaux. Ces matérialistes, faciles à convaincre, ne nient pas d'une manière absolue l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme ; leur cœur et leur raison nient plutôt les formes invraisemblables sous lesquelles la religion cléricale de Rome présente la divinité. Ses dogmes fallacieux constituent en effet un tissu d'absurdités aussi incroyables les unes que les autres, qui rebutent les esprits droits.

Les matérialistes systématiques, qui sont les seuls endurcis, essaient en vain de se dissimuler la vérité éternelle. Dans leur rage du néant, ils ont beau chercher à effacer de leur cœur les noms de Dieu, de l'âme immortelle, de châtiments, de récompenses et de bonheur futur, leur conscience et leur raison ne les harcèlent pas moins au milieu des étourdissements de la vie qu'ils se sont faite.

Il est toujours des heures de calme, où la vérité se montre sous son vrai jour aux cœurs les plus endurcis, aux âmes blasées.

Ces esprits atrophies, desséchés par l'égoïsme, l'amour des richesses, des plaisirs et l'horreur de la pauvreté, plient sous le poids de leurs ambitions et des désirs non satisfaits. Plaçant au-dessus de tout les jouissances terrestres et les voluptés des sens, leur intelligence voilée n'aperçoit pas les beautés de l'infini et les riantes perspectives de la marche ascensionnelle des êtres et des mondes. Dès que leur existence est saturée d'ennuis et de tristesses, désenchantés des bonheurs de la vie, le désespoir s'empare de leur âme affaissée sous le poids des tribulations et des déboires ! le suicide est alors le souverain remède à leurs maux.

Quelquefois aussi, l'homme effrayé de ses théories absurdes, demande à la raison, ce critérium suprême, la vérité éternelle que rien ne peut effacer du cœur des hommes. La raison éclairée reflète les splendeurs de la justice infinie comme une nappe d'eau paisible réfléchit l'azur d'un ciel pur.

Les apôtres du néantisme ne voileront jamais les lueurs radieuses des vérités immuables ; leurs sophismes peuvent tout au plus ralentir la marche du progrès, mais ils ne peuvent détruire la perfectibilité humaine qui a pour synthèse l'harmonie universelle. Certains matérialistes semblent privés de sentiment, frappés de surdité intellectuelle et morale, et cependant la lumière éternelle n'est point bannie de leur cœur et de leur raison ; leur âme immortelle, rayon de la divinité, ne peut vivre dans l'inconnu et l'incompréhensible.

La fraternité et la solidarité humaines, qui forment le lien destiné à unir

tous les êtres, constituent le but et l'apogée de tous les éléments qui composent l'universalité des mondes.

Les matérialistes, simples voyageurs égarés sur le chemin de vie, arriveront aussi dans la voie de l'harmonie universelle, après des haltes plus ou moins longues.

DÉCHAUD.

Publiciste à Alger.

L'HARMONIE UNIVERSELLE

Mouvement et progrès sont deux termes identiques. L'humanité marche toujours en avant, mais elle suit une ligne en spirale, qui ralentit sa marche et retarde son arrivée au but suprême qu'elle doit atteindre.

Le progrès résulte du mouvement ascendant de tous les êtres. La vie s'accroît et se perfectionne par une série continue de transformations indéfinies et innombrables. Elle part de l'infiniment petit et marche vers l'infiniment grand; elle se rapproche sans cesse de l'unité absolue, sur les bords de l'infini.

L'homme possédant son libre arbitre, choisit sa route; il ralentit ou accélère sa marche dans la voie du progrès ascensionnel des êtres.

La hiérarchie des mondes est infinie. Chaque être est appelé à y remplir une mission. Cette hiérarchie partant du sommet des mondes, embrasse tout l'univers. Chaque esprit a son rôle déterminé dans cet immense panorama universel.

Dieu ne punit ni ne récompense par lui-même. Les lois qui régissent les mondes sont telles, que le bonheur ou le malheur des hommes dépendent absolument de l'observation ou de la violation de la loi universelle qui régit l'ordre dans la nature. L'homme qui viole les lois constitutives de l'univers s'éloigne de l'harmonie générale, ce but du bonheur commun de tous les êtres. Il souffre de cette violation, et pour employer une figure, comme souffrirait un cercle intelligent et sensible qui viendrait à détruire l'égalité de ses rayons.

L'homme jouit du bonheur de son avancement dans la hiérarchie des êtres et des mondes, comme il souffre de ses écarts et de son éloignement de *l'harmonie universelle*. La jouissance et la peine sont donc attachées aux actions mêmes de l'homme.

La prière ne dispense pas absolument les âmes des peines qu'elles se sont créées par leur éloignement de *l'harmonie universelle*, mais elle les réveille de leur égarement, et fait naître en elles le désir de reprendre la route du bien; elle les ramène sur la voie de *l'harmonie universelle*. La prière accueillie par les esprits, commis à cette mission, a aussi pour effet de

provoquer aide et protection des esprits qui ont reçu la mission de ramener les égarés qui se sont laissés entraîner dans la voie du vice. Ces esprits attardés sur la route de la vie ont besoin de reprendre courage, et de s'acheminer sur le chemin du progrès qui a pour terme l'infini. Après ces haltes plus ou moins longues, ils ont besoin de guides et de soutiens pour arriver au port désiré. Ce concours mutuel entre les habitants des divers mondes émane du principe de la fraternité et de la solidarité de tous les êtres.

Dieu étant immuable, ne peut changer l'ordre qu'il a établi dans la nature universelle ; mais cet ordre est tellement bien coordonné que le moindre de nos efforts est secondé et récompensé. La prière est d'ailleurs le point de ralliement des esprits de tous les mondes ; elle est la chaîne indestructible qui unit toutes les aspirations de la pensée ; elle est la synthèse de l'harmonie qui existe entre les visibles et les invisibles.

L'homme recueille les fruits de chacune de ses existences. S'il a fait le bien et travaillé à son avancement, il occupe la place qu'il a mérité ; s'il a commis le mal et abusé de son existence, il souffre de son égarement et surtout de son obstination dans son erreur. Telle est la sanction naturelle et vraie des actions des hommes. Mais le mal étant de sa nature transitoire et essentiellement temporaire, aucune durée n'est assignée à la peine des âmes égarées dans le vice. Leur retour dans la voie de la vérité éternelle et de la vie spirituelle, étant subordonné à leur libre arbitre, la durée des peines peut être courte ou longue, selon le degré d'obstination des esprits qui ont quitté la voie de *l'harmonie universelle*.

L'homme étant immortel, n'a pas à craindre le néant ni la souffrance éternelle. Son individualité pensante étant indestructible, une forme qui s'évanouit constitue la création d'une forme nouvelle, d'une transformation de l'être.

Cette vérité consolante montre au vieillard les plus riantes perspectives ; en sachant que ses affections brisées seront bientôt renouées, il regarde la mort comme un rajeunissement, comme une délivrance et comme sa rentrée dans la véritable vie, qui se rattache à *l'harmonie universelle*.

DÉCHAUD.

LES MONDES SUPÉRIEURS (*Communication*)

La terre est un lieu d'expiation, de luttés, de travail et d'efforts continuels. La vie est donc un combat permanent où la vaillance seule résiste aux épreuves incessantes qui affligent l'humanité terrestre. Aussi tous les êtres tendent-ils à monter vers les mondes plus élevés qui forment les étapes du

chemin de l'infini. Toutes les joies étant inconstantes, le bonheur réel est un fruit défendu dans ce bas monde. C'est donc en vain que les hommes, avides de plaisirs et de richesses, s'efforcent d'arriver à ce but tant désiré qui ne peut devenir une réalité que dans les mondes supérieurs, sur lesquels tous les charmes de la nature, toutes les délices que l'imagination peut prévoir et que l'âme peut goûter s'épanouissent sous les regards étonnés des esprits dignes de les posséder. C'est un rayon de l'infini, échappé des sphères supérieures.

Une feuille de chaque fleur, une goutte de rosée, perle du jour naissant; un souffle éveillant l'insecte qui repose dans la fleur; un soupir de la brise légère que l'écho apporte; un chant d'oiseau, un murmure léger dans le feuillage; les ébats joyeux et cachés des sylphes heureux; les choses reposées, tel est un beau jour du printemps; les myriades de fleurs qui émaille si délicieusement les plus beaux parterres; l'onde cristalline du ruisseau baignant la verte prairie, les rayons dorés du soleil tamisés par la verdure et les fleurs; les plus beaux panoramas de la nature vivante et tout ce que l'imagination des poètes peut inventer, de plus beau, de plus touchant, ne peut former le plus faible reflet des beautés incomparables des mondes supérieurs, ces délicieuses étapes sur le chemin de l'infini.

Ces mondes enchantés sont tellement imprégnés de charmes poétiques, de beautés incompréhensibles, qu'ils ne peuvent être comparés. Le corps presque dégagé de la matière, n'éprouve aucun besoin; l'esprit, affranchi des passions terrestres, savoure l'amour de Dieu et de ses semblables; l'harmonie la plus parfaite règne entre tous les êtres de ces hautes régions.

Dans ces sphères éthérées, dans ces lieux délicieux où règnent constamment les plus suaves délices, les poètes et les penseurs, ces géants de l'humanité, révèlent l'infini dans leurs aspirations vers l'Eternel. Leur génie n'a pas d'âge ni de lieux. Les vibrations qu'exalent leurs muses enchanteresses sont un écho lointain des harmonies des régions voisines de l'infini.

Les plus sublimes réalisations des plus belles pensées ne sont rien comparées aux beautés de ces mondes. Toutes les voix humaines qui chantent prient et adorent avec harmonie, forment un bien faible écho des mondes supérieurs. Ces harmonies sublimes font oublier la terre aux êtres qui sont arrivés à ce degré de bonheur.

Les beautés universelles que l'homme entrevoit de plus en plus clairement, à mesure de son avancement dans la hiérarchie des mondes, constituent ces riantes perspectives, ces visions célestes qui sont destinées à réveiller les hommes courbés sous l'empire des vicissitudes terrestres et de l'asservissement des hommes exploités par les hommes.

L'humanité terrestre se débat dans la voie du progrès. Les idées réac-

tionnaires entravent l'ère nouvelle qui point à l'horizon du monde moderne. Ces deux éléments incompatibles ne peuvent se rencontrer sur la route qui conduit à la fraternité et à la solidarité humaines. Mais le progrès invincible submergera tous les obstacles qui obstruent son chemin. Les commotions sociales qui grondent de toutes parts marquent l'avènement d'un progrès certain, les idées d'association qui se réveillent dans les masses populaires marquent la première étape d'une nouvelle période sociale, ayant pour base la fraternité universelle.

Mais au milieu de ces préoccupations terrestres, dans ce monde infime, qui est un bien faible point dans le monde universel, il importe que l'homme, éclairé d'un rayon de la céleste lumière, ne s'attarde pas dans cet exil de souffrances, et que la terre, ce bain de l'humanité, ne soit pour lui qu'une étape, qu'une simple station.

Que la sublimité du but élevé, dont la synthèse et le couronnement sont les mondes supérieurs, élève le courage des hommes à la hauteur des splendeurs infinies des régions où nous trouverons le repos et le bonheur réel.

DÉCHAUD.

Y A-T-IL RÉELLEMENT DES ESPRITS?

Monsieur Leymarie. — Y a-t-il réellement des esprits ? Toutes les philosophies et toutes les religions enseignent l'existence des esprits. Mais pour le plus grand nombre cette existence est un peu dogme ; la plupart, la grande majorité, vous diront qu'ils n'ont jamais vu d'esprits. Cependant les légendes aussi bien que les philosophies et les religions sont toutes favorables à la réalité de leur existence.

En fait de légendes en voici une que j'ai puisée dans un vieil auteur espagnol. Il s'agit d'un nommé don Garcias, étudiant de l'Université de Salamanque. C'était un jeune homme rêveur, taciturne, très studieux, très curieux, très avide d'apprendre, surtout les sciences réputées mystérieuses, il faisait peu de cas de la vie matérielle, à la société bruyante de ceux de son âge il préférait la solitude. Il aimait à tout observer, à rechercher les causes de tout ce qui attirait son attention, et vivait concentré en lui-même. Il avait remarqué, la nuit principalement, des fraîcheurs qui venaient effleurer son visage et qui produisaient la même sensation que celle d'un gros insecte ailé, ou d'un oiseau qui voltige dans l'air un peu au dessus de votre tête. Il avait beau regarder autour de lui et au-dessus de lui, il ne remarquait ni insecte ailé ni oiseau. Et cependant, quoique l'air parut parfaitement calme, cette sensation de fraîcheur se répétait et même redoublait d'intensité et coïncidait avec certains grattements dans les murs de la

chambre où il étudiait. Ces grattements se faisaient entendre les premiers et étaient régulièrement suivis d'une sensation de fraîcheur sur différentes parties du visage. Quand don Garcias était couché et que sa bougie restait allumée sur sa table de nuit, un grattement se faisait entendre dans la boiserie de son alcôve au-dessus de sa tête, il ressentait ses fraîcheurs habituelles au visage, et de plus, la flamme de sa bougie était agitée et était maintes fois sur le point de s'éteindre comme si quelqu'un eût soufflé dessus. Ces faits répétés à satiété donnèrent à don Garcias lieu de soupçonner que le hasard n'en était pas l'auteur, mais que c'était vraisemblablement un être invisible et intelligent, et, comme il croyait naturellement aux esprits, il n'hésita pas à les attribuer à un esprit. L'idée lui vint de répondre aux grattements par d'autres grattements, et il fut stupéfait de voir que l'invisible s'empressait de riposter. Il eût peur, et comme il était superstitieux il craignit que ce ne fut le diable, *el diablo*, en personne. Néanmoins la curiosité étant la plus forte, il renouvela ses grattements auxquels il fut répondu avec une parfaite ponctualité. Petit à petit il s'aguerrit et établit une correspondance suivie avec *el espíritu invisible* et devint familier avec lui, tellement familier que toutes les fois que dans ses études il se trouvait butté à une difficulté qu'il ne pouvait résoudre, il invoquait mentalement son esprit familier, celui-ci lui ouvrait aussitôt l'intelligence et ce qui lui avait paru obscur et inintelligible devenait tout d'un coup clair et limpide. Don Garcias était convaincu qu'il était lié d'une étroite amitié avec une intelligence supérieure qui, à cause de son incorporité, ne pouvait se montrer visible à ses yeux, ni palpable à ses sens. L'esprit invisible parut avoir une affection sincère pour don Garcias au point de se faire volontairement son serviteur. Souvent Don Garcias les yeux fixés sur ses livres, veillait très avant dans la nuit et se couchait fort tard. Il aurait bien des fois le matin, manqué l'heure des cours de l'Université, si le vigilant invisible ne l'avait réveillé en sursaut en lui soufflant ou plutôt en lui faisant sentir des fraîcheurs intenses sur le front, sur les yeux et sur les joues. Bien des fois aussi il trouvait son frugal déjeuner tout servi sur sa table, et cela au point que don Garcias se croyant devenu somnambule, s'imagina que c'était lui-même qui s'était levé la nuit pour préparer son modeste couvert. Mais il ne put plus douter que ce ne fut *su amigo el espíritu*, son ami l'esprit, qui avait poussé la prévenance jusque-là, quand il vit la bouteille, tenue en suspension en l'air, par une main invisible, lui verser à boire, puis la carafe faire le même jeu pour mouiller son vin. Ce miracle s'étant renouvelé quantité de fois excita l'enthousiasme de don Garcias à un tel degré que, quoique d'un naturel très réservé, très discret et très prudent, il ne put s'empêcher d'en parler à un certain nombre de ses amis. Ceux-ci le crurent d'abord fou ou visionnaire,

néanmoins, comme on racontait souvent d'étranges choses à l'Université de Salamanque, ils résolurent de s'assurer du fait et s'invitèrent un matin à déjeuner chez don Garcias. A leur grande stupéfaction, ils virent les bouteilles verser dans leurs verres quelques gouttes d'un vin parfaitement débonnaire et d'impitoyables carafes verser à leur tour d'amples rasades d'eau pure. Ils restèrent un instant saisis, puis, reprenant leurs esprits ils trouvèrent l'espièglerie assez drôle, ils ne critiquèrent qu'une seule chose c'est cette singulière manie de si fort ménager Bacchus, et d'abuser des nymphes jusqu'à l'extravagance. Un d'entre eux, esprit plus froid et moins enthousiaste, prit la chose du mauvais côté. A peine sorti de chez don Garcias, il courut le dénoncer au Saint-Office auquel il était secrètement affilié. Il s'en fallut de bien peu que le malheureux étudiant ne fit connaissance avec le bûcher. A son grand regret, il rompit toute relation avec son ami invisible, et, dégouté des études, il déserta les bancs de l'Université de Salamanque pour retourner dans le château de ses pères et y vivre en parfait hidalgo. L'histoire ne parle plus de lui à partir de ce moment.

Vous ferez l'usage que vous jugerez utile de cette anecdote ; je crois qu'il n'est pas hors de propos de rapprocher les vieilles légendes des faits magnétiques et spirites remarqués par des observateurs modernes.

HORACE PELLETIER

Conseiller d'arrondissement, officier d'académie, à Candé par les Montils (Loir-et-Cher.)

LE MAGNÉTISME ANIMAL

Le *Figaro* du 5 septembre 1889.

Elle est vieille comme le monde, cette irritante question ! De tout temps, en effet, les peuples, avides de merveilleux, ont dû se préoccuper de savoir si, par contact, rayonnement, émission de fluide ou projection d'atomes crochus, un être vivant, doué de conscience et de volonté, n'avait pas le pouvoir d'influencer le corps ou l'âme de ses semblables, et si ce mystérieux pouvoir, analogue à l'action occulte de l'aimant sur le fer, ne pouvait pas être utilisé pour le soulagement de l'humanité souffrante. Ce serait même une œuvre singulièrement attachante que la recherche de la part à faire à ce souci dans les légendes des thaumaturges de tous les âges. Qui sait, en fin de compte, si l'évolution intégrale de l'esprit humain ne tient pas entre le trépied de la Sibylle de Cumes et l'amphithéâtre de la Salpêtrière ?

Ce n'est guère, cependant, qu'à la fin du siècle dernier, que l'idée de prêter au corps humain des propriétés magnétiques curatives est entrée dans la discussion scientifique. Elle obtint alors, il est vrai, grâce au

fameux docteur viennois Mesmer et à son baquet magique, un retentissement immense, qui mit sens dessus dessous le Landerneau des docteurs.

Je n'ai point à rééditer cette histoire, qui doit-être encore dans toutes les mémoires. Qu'il suffise de rappeler que Mesmer prétendait guérir la plupart des maladies, soit par l'application de fers aimantés, soit même par la simple imposition des mains. La chose fit un bruit de tous les diables, et Mesmer en fut pendant quelques mois aussi populaire qu'ont pu l'être depuis Pasteur, Eiffel, Paulus et le général Boulanger.

Mais la science officielle — toujours, par vice d'état, confite en routine — ne voulut rien entendre. Le 11 août 1784, la Faculté de médecine et l'Académie des sciences de Paris, constituées en haute Cour, condamnaient impitoyablement les doctrines et les pratiques de Mesmer comme « fausses, anti-scientifiques » et... « immorales ! » Le docteur d'Eslon, professeur en Sorbonne, qui s'était, dès la première heure, rallié aux idées de Mesmer, était durement sommé par ses collègues de faire amende honorable, sous peine d'être chassé du sanhédrin et mis en quarantaine...

Sous le coup de ce jugement sévère — auquel (il est bon de le dire en passant) Laurent de Jussieu avait refusé d'associer son nom — Mesmer passe depuis, aux yeux de l'histoire, pour le type accompli du charlatan. Mais l'histoire n'est pas toujours équitable, et il n'est jamais défendu de faire appel de ses arrêts. Il n'a pas, en tout cas, depuis un siècle, manqué de gens pour entreprendre la réhabilitation posthume de Mesmer et pour soutenir qu'il avait été mal connu et injustement flétri. Possible que Mesmer ait un peu trop sacrifié à la réclame et à la mise en scène ; possible qu'il ait trop aimé l'argent. Mais cela ne prouve rien contre ses affirmations. Cela ne l'empêche pas d'avoir réellement obtenu des cures merveilleuses et d'avoir laissé derrière lui toute une moisson de faits inexplicables dont il convient de tenir compte...

Il n'est donc point étonnant que, en dépit des excommunications académiques, Mesmer ait rencontré tant d'émules et de continuateurs.

Dans le bureau du Congrès, je vois figurer plusieurs médecins. Le programme est dressé... J'en détache la profession de foi suivante :

« Le plus puissant moyen que possède l'humanité pour soulager et pour guérir ses maux, c'est le magnétisme animal. La connaissance et l'usage en sont peu répandus. Les répandre davantage, ce serait diminuer la somme des souffrances qui pèsent ici-bas sur nous et sur nos frères, retarder pour plus d'un la terrible échéance de la mort et tarir dans leur source des fleuves de larmes. Tel est le but que nous nous proposons.

« Pour l'atteindre, nous faisons appel :

« 1° Aux magnétistes de toutes les nations ;

« 2° Aux malades qui, ayant éprouvé par eux-mêmes les bienfaits du magnétisme, ne sauraient mieux payer leur dette de reconnaissance qu'en procurant ces bienfaits à d'autres ;

« 3° A tous ceux que les maux de l'humanité ne laissent pas indifférents. »

C'est parce que je me flatte d'appartenir à cette troisième catégorie d'appelés que j'ai moi-même essayé de voir clair au fond de cette troublante question, dont la gravité ne saurait, au surplus, échapper à personne.

Dire que j'ai complètement réussi, dire que je reviens de ce voyage de découvertes décidément converti et convaincu, ce serait outrepasser la vérité. Force m'est cependant, le premier effarement passé, de reconnaître qu'il pourrait bien tout de même y avoir, derrière ces apparentes « diableries, » quelque chose d'objectif et de vrai, positivement digne de fixer l'attention des philanthropes et des penseurs.

N'osant pas encore prendre définitivement parti, je ne puis, ne dois, ni ne veux, pour le moment, en dire davantage. Ceux qui désireront en savoir plus long n'auront qu'à suivre les débats du Congrès : m'est avis qu'il ne regretteront ni leur temps, ni leur peine...

J'ai eu la bonne fortune, il faut le dire, de trouver, pour me diriger à travers les méandres ténébreux et compliqués du labyrinthe, le plus aimable et le plus autorisé des guides dans la personne de M. Bué, un ancien officier de cavalerie, qui, dans l'ardeur de sa foi militante, a donné sa démission, il y a trente ans, afin de pouvoir se consacrer — en tout bien tout honneur et *gratis pro Deo* — à la pratique du magnétisme médical.

A en croire M. Bué sur parole, le magnétisme humain suffirait à lui seul pour guérir, sans médicaments, sans régime, sans opérations chirurgicales, non seulement les maladies nerveuses, mais aussi les autres, et cela, tout bonnement à l'aide de manipulations, d'attouchements, de frictions légères, d'insufflations et d'autres procédés également simples.

Ces « passes » pourraient être exercées soit directement sur la peau nue du sujet, ou à travers les vêtements, soit indirectement, par l'intermédiaire d'objets inertes, préalablement magnétisés de la même façon. Elles pourraient même agir à distance...

N'importe qui pourrait magnétiser avec plus ou moins de succès, car tous, tant que nous sommes, nous possédons, dans des proportions variables, la force magnétique comme la force musculaire : simple question de degré ! On pourrait même se magnétiser, comme on peut se suggestionner soi-même : l'auto-magnétisation serait symétrique de l'auto-suggestion...

Suffisamment prolongé, ce traitement, si facile à suivre, même en voyage, ne saurait manquer, affirment les magnétistes, d'apporter un soulagement appréciable, sinon même la guérison définitive.

M. Bué, notamment, invoque des cas authentiques, certifié par les malades eux-mêmes, et qui ne laissent pas de donner à réfléchir aux sceptiques les plus intransigants. Il aurait ainsi guéri, entre autres, des coliques hépatiques invétérées, des entorses suppurantes, des rhumatismes articulaires et des paralysies rebelles dont les médecins désespéraient, des anémies aiguës, *un cancer*... Il m'a cité des dates, des noms, des adresses ; il m'a offert de me présenter les « sujets... »

S'agit-il de simples coïncidences heureuses ? Les faits, pour être indéniables, ont-ils été suffisamment observés ? N'ont-ils pas été incorrectement interprétés ? Ne s'est-on pas trop hâté d'en dégager des conséquences excessives ? L'imagination, dont les expériences sur la suggestion ont démontré la puissance, n'y entre-t-elle pas pour une large part ?... *That is the question !* Toujours est-il qu'ils sont là, les faits, avec leur énigmatique mais impérative éloquence !

Parce que nous ne savons rien de rien sur la genèse et la nature du magnétisme animal, s'ensuit-il qu'il n'existe pas ? Que savons-nous davantage sur l'influx nerveux, sur la force « en soi », sur la constitution intime de la Matière, sur le mécanisme de la pensée ? Que savons-nous davantage sur l'essence de l'électricité, qui est partout cependant, à ce qu'il semble, comme le bon Dieu du catéchisme, et nous baigne peut-être de ses effluves, à toute heure et en tout lieu, *intus et extra* ?

Le « fluide magnétique », pour parler comme Mesmer, la force neurique, pour parler comme le docteur Baréty, ce n'est peut-être, au fond, que de l'électricité animalisée et devenue transmissible et « irradiable ». Ce n'est peut-être qu'une manifestation particulière de ces courants électriques invisibles, qu'Edison rêve, dit-on, de capter et d'asservir.

Tel est un peu, au surplus, l'avis de M. Bué. A ses yeux, tout organisme vivant est une sorte de condenseur, recueillant au dehors les vibrations diverses qui influencent les corps, les « digérant », pour ainsi dire, comme l'estomac « digère » les aliments, les ramenant au même dénominateur, les transformant, en d'autres termes, en influx nerveux et en force vitale.

Entre l'être vivant et le milieu extérieur, il se ferait un circuit incessant d'électricité, et ce serait de ce flux et de ce reflux sans fin que résulterait la vie. Si l'échange se fait régulièrement, sans perturbation, sans chocs, tout est bien : c'est la santé ! Si l'équilibre, au contraire, vient à se rompre, c'est la maladie, c'est la mort !

Il faut alors rétablir l'harmonie : il faut mettre la pile humaine déséquilibrée en rapport avec une autre pile qui la recharge, et, par rayonnement, en vertu d'une sorte de transfusion nerveuse, lui restitue les facultés perdues.

Les deux cerveaux du magnétiseur et du magnétisé seraient réunis par un courant impondérable qui en ferait comme un téléphone vivant. La difficulté, sans doute, c'est d'apercevoir les fils de l'ingénieuse machine. Mais la chaleur, la lumière, la gravitation, etc., ont-elles donc besoin de fils pour agir à distance? Ne suffit-il pas de supposer entre la pile nerveuse excitatrice et la pile nerveuse réceptrice un milieu inconnu, mais subtil et délié — quelque chose peut-être (qui sait?) comme la matière radiante de Crookes — par où chemineraient les vibrations magnétiques?...

Toutes ces hypothèses n'ont, en fin de compte, rien de plus invraisemblable, rien même de plus extraordinaire que telles ou telles réactions chimiques, que la métallothérapie, la photographie instantanée ou le télégraphe sans fils, ni surtout que ces phénomènes quasi magiques de la *self induction*, qui permettent d'allumer sous l'eau une lampe à incandescence sans communication extérieure, et de forcer une boule de cuivre à demeurer suspendue en l'air, sans aucune espèce de support, comme tout un chacun peut le voir à l'Exposition, galerie des Arts libéraux.

Sans doute, cela ne cadre guère avec ces dogmes universitaires auxquels les mandarins de l'orthopédie scientifique prétendent plier, sous peine d'hérésie, toutes les conceptions nouvelles. Mais peu m'en chaut! L'investiture académique n'a jamais valu, que je sache, brevet d'infailibilité. Comment oublier que nos plus illustres académiciens ont jadis condamné les chemins de fer sous le fallacieux prétexte que la France est un pays *trop accidenté* pour ce genre de locomotion? Comment oublier que, lors de sa première présentation à l'Académie des sciences, le phonographe fut accueilli par un immense éclat de rire, et que l'un des pontifes de céans crut spirituel de pincer le nez de l'expérimentateur, que, dans sa candeur naïve, il prenait pour un ventriloque? Comment oublier qu'il n'y a pas vingt ans, les phénomènes de l'hypnotisme et de la suggestion, aujourd'hui matière d'enseignement officiel, étaient à *priori* rangés dans le domaine de l'occultisme et de la sorcellerie?

Il est bon d'observer à ce propos que l'hypnotisme et la suggestion sont sortis, en réalité, du magnétisme animal, et que Charcot, Azam, Bernheim, Dumontpallier, Liégeois, Bérillon et autres « enchanteurs » modernes sont, ne leur en déplaise, les fils légitimes de Mesmer. Peut-être même les phénomènes qu'on livre quotidiennement en pâture à la curiosité plus ou moins saine des amateurs ne sont-ils qu'une exagération des faits normaux, sur lesquels les magnétistes ambitionnent d'asseoir une médecine inédite et une psychologie insoupçonnée!

Avant de nier des phénomènes qui ne sont peut-être étranges et surnaturels que par rapport à notre ignorance, ou à nos préjugés, avant d'en rire,

pent-être serait-il sage de les passer au creuset de l'impartiale expérience.

« La science, a dit sir William Thompson, est tenue, de par l'éternelle loi
« de l'honneur, de regarder en face tout problème, si fantastique qu'il soit,
« qui se présente franchement à elle. »

EMILE GAUTIER.

COMPOSITION DU PÉRISPRIT

Monsieur Leymarie : Puisque le positif est la chose qu'on comprend le mieux, dans les sciences modernes et dans le domaine de leur nouvelle découverte, il serait bon de trouver, au point de vue expérimental de la quintessence de la matière ou âme, d'où émane la 2^e enveloppe corporelle à laquelle les psychologues ont donné le nom de périsprit ou corps astral et laquelle sert au développement de l'image de nos défunts ; c'est donc la composition de celle-ci que la science doit rechercher ; cette substance étant semi-matérielle peut se reproduire à l'instar des fluides connus (magnétisme et électricité) et comme aussi tous les fluides inconnus de la nature ; mais le périsprit aurait son principal jeu dans la lumière solaire et en général celle de tous les astres ; déjà William Crookes nous a démontré dans une de ses séances avec Dunglas Home, que la lueur des apparitions semblait occuper, par l'analyse spectrale, l'extrémité du spectre, c'est-à-dire les dernières raies, celles qui au travers du prisme nous fournit la lumière diffuse ; il est donc probable que la chaleur, jointe à cette diffusion, doit donner un aperçu très petit de la composition périspritaire ; or donc, si l'on arrive à former une parfaite synthèse de cet agent impondérable qui existe en nous et qui sert de lien dans la vie corporelle à l'âme, le succès du spirilisme serait encore mieux assuré, car désormais la matérialisation des esprits qui pourraient produire l'image de leur vivant à volonté sans intervention de médium, (puisqu'on aurait le moyen de leur donner ce qui sert à leur apparition), résoudrait le grand problème de la communication des vivants et des morts.

Bien à vous.

C. KINA.

PROJETS DE RALLIEMENTS SPIRITUALISTES

Je lis, dans la *Revue* du 1^{er} octobre, un article signé M. Bally, dans lequel on soumet au *comité de propagande* un projet de ralliement entre spirite ; on propose, aux dames, l'adoption d'un bracelet d'argent, qui porterait la devise fondamentale de notre doctrine : *Hors la charité point de salut.*

Je crois cette idée très bonne. Je me souviens d'en avoir beaucoup parlé,

il y a au moins dix ans, et sur ce sujet, j'ai même envoyé un article à la *Revue*. L'idée était alors prématurée, mais le moment propice semble venir à la suite de ce magnifique Congrès qui a redoublé toutes nos espérances et la fraternité entre les spirites de toutes les nations.

On serait si heureux de reconnaître des frères lorsqu'on est en voyage. Permettez-moi une observation : il faudrait ajouter, au bracelet, une broche du même métal, avec les mêmes insignes, afin que les personnes dont la position ne permet pas de porter le bracelet, aient aussi un signe de ralliement approprié à leurs moyens, à leur condition.

Dans mon projet de jadis, je proposais une broche pour les dames, une épingle de cravate pour les messieurs, ayant pour insigne un esprit planant et portant un flambeau (1).

Un autre de mes rêves va se réaliser, c'est celui de la société, *l'fraternité*, maison de retraite, où l'on peut se rendre à volonté, pour se recueillir, s'entretenir des choses spirituelles et se préparer à la médiumnité ; cette vie simple, sans luxe, serait peu coûteuse, dans la société de personnes remplies du véritable sentiment de fraternité, celui qui fait disparaître tout étalage de position élevée suivant le monde. Que de fois depuis des années, ai-je parlé à mes amis d'un plan exactement semblable reçu par l'inspiration ; ce serait vraiment se mettre dans les meilleures conditions pour recevoir des messages d'un ordre supérieur.

Je connais ce beau pays du lac de Côme, je suis montée bien souvent sur cette colline, c'était ma promenade favorite lorsque j'allais à Locarno.

Là, le calme est parfait, au milieu d'une nature luxuriante et devant un panorama admirable ; cet air si pur, loin des bruits du monde, dispose l'âme à l'inspiration.

Il y a un couvent de capucins, placé sur un rocher parallèle à la colline choisie ; ces messieurs ne seront peut-être pas très satisfaits de leur nouveau voisinage, car le pays est essentiellement catholique, peu avancé, à part quelques familles d'élite qui se déclarent indépendantes.

Peut-être, la lumière qui jaillira de ce milieu philosophique sera-t-elle un phare nouveau, qui éclairera les esprits retardataires, amis du piétinement sur place.

Quand donc les spirites auront-ils aussi leur colline ?

Recevez, cher Monsieur et ami, ainsi que nos frères en croyances, l'expression de mes sentiments fraternels.

ANTOINETTE BOURDIN.

(1) L'insigne le plus simple et le moins coûteux serait une bague pour les dames, une épingle pour les messieurs, avec la lettre S découpée pour tout ornement.

CONGRÈS SPIRITE DE 1889

Nous lisons dans la revue « *Les Sciences mystérieuses* » numéro d'octobre, ce qui suit : La revue « les Sciences mystérieuses » avait envoyé son adhésion au Congrès par un intermédiaire. La *Revue Spirite* qui a publié la liste des adhésions ne l'a pas insérée ; il nous faut donc admettre qu'elle n'est pas arrivée à destination. Nous avons donné procuration à un des nôtres pour nous y représenter ; jusqu'ici nous en sommes sans nouvelles, et pour renseigner le lecteur, nous sommes forcés de recourir aux publications périodiques, spécialement la *Revue Spirite* en attendant les comptes rendus des discours et la publication des travaux présentés en section. »

Nous regrettons que le représentant des « *sciences mystérieuses* » revue publiée à Bruxelles depuis 1887, ait ainsi omis de remplir son mandat ; cette adhésion sera ajoutée à la liste qui va être publiée dans le compte rendu du Congrès de 1889, volume qui paraîtra dans le courant de décembre prochain nous l'espérons ; cette erreur sera ainsi réparée en partie.

Souscription reçues depuis le Congrès :

M. le Dr Sainte-Marie, 10 fr. — M. L. Deinhard de Munich, 10 fr. — M. E. Geispitz, 2 fr. 40. — M. le général Réfugio Gonzalès, pour les spirites de Mexico, 400 fr. — Mme Costard, 5 fr. — Mme Bouvard, 3 fr.

RAPPORT DE MME ISABELLE BOGELOT

SUR L'ŒUVRE DES LIBÉRÉES DE SAINT-LAZARE AU CONGRÈS DES ŒUVRES FÉMININES
(ANNÉE 1889.)

MESDAMES, MESSIEURS : L'Œuvre des libérées de Saint-Lazare fut fondée, en 1870, par Mlle Michel de Grandpré.

Je n'ai pas à vous parler des débuts de la Société que chacun connaît et a pu apprécier, mais à vous mettre au courant de son fonctionnement actuel.

Avant de vous dire ce qu'est l'Œuvre, de vous indiquer ses ressources, ses espérances et ses désirs, permettez-moi de vous faire un exposé rapide du chemin parcouru, des étapes heureusement franchies depuis les sept dernières années, de vous présenter enfin un résumé de la vie de l'Œuvre depuis que Mme de Barrau et mes collègues avons eu à partager la responsabilité de la direction.

Le conseil d'administration en 1882, s'inspirant des votes de l'assemblée générale, pria notre chère et regrettée Mme Caroline de Barrau de vouloir

bien accepter le titre de directrice, espérant réaliser sous son nom les réformes qu'il souhaitait et que la vie nouvelle de notre pays imposait rigoureusement à notre Société.

En 1882, Mme Caroline de Barrau est nommée directrice générale.

En 1883, la directrice et Mme Bogelot sont autorisées à visiter les détenues dans la prison de Saint-Lazare.

En 1883, on fonde le premier asile à Billancourt-Boulogne.

En 1884, fondation d'un second asile aussi modeste que le premier, à Billancourt également.

Même année, la directrice adjointe représente l'OEuvre dans un Congrès à Bâle (Suisse).

1885, Mmes de Barrau et Bogelot représentent la Société des libérées au troisième Congrès pénitentiaire qui se tient à Rome.

1885, également l'OEuvre reçoit un don de 20,000 francs de notre regrettée Mme Sallé. C'est à elle et à sa famille que nous devons désormais une partie de la prospérité de l'OEuvre.

1886, Mmes de Barrau et de Morsier représentent l'OEuvre au Congrès du *relèvement de la moralité*, à Londres.

26 janvier de la même année, l'OEuvre est reconnue d'utilité publique.

En 1886, la directrice générale, la directrice adjointe et la secrétaire sont autorisées à visiter les détenues et les prévenues au dépôt de la préfecture.

En 1887, Mmes Bogelot et de Morsier représentent l'OEuvre à Lausanne et à Vevey dans des réunions d'œuvres dont le but est de protéger les mineures qui doivent gagner leur vie loin de leur famille (Société de protection des jeunes filles).

En 1887, Mme de Barrau quitte la direction de l'OEuvre des libérées; elle fonde une société de sauvetage s'occupant spécialement des enfants.

Ne pouvant être la directrice de deux œuvres à la fois, Mme Bogelot est appelée à lui succéder et Mme Wagner prend le titre de directrice adjointe.

En 1888, la nouvelle directrice assiste au Congrès de Washington comme déléguée officielle de l'OEuvre des libérés de Saint-Lazare.

Même année, Mmes David et Coppinger, membres du conseil de l'OEuvre, sont autorisées à visiter les détenues au dépôt de Nanterre, et Mmes de Morsier, vice-présidente, Wagner, la nouvelle directrice adjointe et Mlle Formstecher sont ajoutées à la liste des dames de l'OEuvre qui ont l'autorisation de visiter les femmes à la prison.

En 1889, la directrice, la directrice adjointe, Mlle Formstecher et la secrétaire sont autorisées à visiter les détenues de la prison de Doullens (Somme).

En 1882, l'OEuvre possédait un capital placé de 11,866 francs et 396 adhérents.

En 1889 l'OEuvre possède un capital placé de 52,390 fr. 10, un budget qui a été en 1888 de 23,547 fr. 19 et 612 adhérents;

En outre, l'installation de ses deux petits asiles de chacun dix lits pour femmes et enfants.

La situation financière, la reconnaissance d'utilité publique, les relations et les autorisations accordées à l'OEuvre par le ministère de l'intérieur et la préfecture ont modifié complètement la vie de la Société.

L'OEuvre est régie à l'heure actuelle par les statuts du Conseil d'Etat et ses moyens d'action sont décuplés par les visites que les dames patronnesses font à la prison et au dépôt.

Je ne puis terminer l'énumération de tous ces progrès réalisés sans rendre hommage à la femme de cœur qui fut à notre tête pendant quatre ans et demi et l'associée de nos travaux.

Mes collègues et moi offrons à la mémoire de Mme Caroline de Barrau, qui a quitté cette terre le 18 décembre 1888, notre souvenir et nos regrets sincères.

L'OEuvre des libérées de Saint-Lazare tire son nom de la prison de Saint-Lazare, qui fut longtemps l'unique maison de détention des femmes à Paris.

Des changements administratifs sont survenus, qui ont modifié cet état de choses, et une transformation plus grande encore est sur le point d'être réalisée.

L'OEuvre a pour programme :

« Relever la femme en danger de se perdre et fournir à la libérée, sans distinction de culte ni de nationalité, le moyen de se réhabiliter. »

L'OEuvre vient en aide à la femme à toutes les époques de sa vie; elle tente le sauvetage des fillettes qui lui sont confiées par la préfecture et protège les enfants toutes les fois qu'elle est à même de le faire.

Chacun sait que l'enfant est la plus lourde charge qui pèse sur la femme seule ou abandonnée.

Ce fardeau trop lourd provoque souvent sa chute ou l'empêche de se relever, surtout en sortant de prison; d'où la nécessité de s'occuper des enfants et de créer des asiles pour les recevoir. L'OEuvre des libérées le comprit dès l'année 1883, en ouvrant son premier asile.

Pour s'intéresser plus complètement à la prisonnière libérée, il faut la connaître et définir ce qu'est la prisonnière, pourquoi il y a des prisonnières et l'obligation de s'occuper de leur sort: indiquer autant que possible les procédés les plus favorables pour modifier cet état de choses, relever le moral de ces femmes et éviter leur retour dans ces maisons maudites.

Si le sort de la prisonnière nous attriste et nous attire malgré les fautes qu'elle a commises, si nous n'avons pour elle que des sentiments de pitié

et d'indulgence, c'est que notre conscience nous crie que cette femme a des droits et que nous avons des devoirs envers elle.

La prisonnière est une plaie sociale, et les prisons des foyers où le mal se propage et s'aggrave.

Il faut battre en brèche tous les préjugés, toutes les injustices qui poussent les êtres faibles à commettre d'abord des fautes légères, d'une façon inconsciente, puis à en commettre ensuite des plus graves qui en font des prisonnières.

Il est à souhaiter que les prisons deviennent des hôpitaux où les malades moraux seront soignés.

Tous les efforts de la dame patronnesse doivent tendre à préparer une convalescence pour le jour de la libération, en espérant obtenir une guérison complète qui serait due aux sociétés de patronage.

Il faut à tout prix empêcher un être humain d'entrer en prison, et, quand le malheur l'y a mis, il est de notre devoir de tenter l'impossible pour adoucir sa captivité et lui donner le dégoût de ce genre d'existence. Tel est le but que poursuit l'*Œuvre des libérées de Saint-Lazare* et qu'elle espère atteindre avec les moyens d'action dont elle dispose.

La dame patronnesse qui visite les détenues en prison a pour objectif de ramener le calme dans ces esprits troublés, de gagner la confiance des prisonnières et de leur redonner de l'espoir.

L'*Œuvre des libérées* continue son action bienfaisante en accordant un léger secours en argent le jour de la libération; mais ce mode de secours doit être une exception.

Elle possède en outre deux modestes asiles qui reçoivent temporairement la libérée sans famille ou non réconciliée avec sa famille le jour de sa sortie.

Dans ces *asiles*, les libérées sont conseillées affectueusement par les gardiennes. On cherche à stimuler leur énergie, à faire revivre en elle le vouloir, comme le réclamait si chaleureusement Mme Concepcion Arenal dans son rapport présenté au Congrès pénitentiaire de Rome, en décembre 1885.

Mais pour relever la libérée, il faut qu'elle le veuille; et pour qu'elle le veuille, il faut qu'elle le puisse.

Aussi favorise-t-on l'effort de sa volonté, en lui indiquant les maisons où elle a quelque chance de trouver du travail dont elle débattrait elle-même les conditions et le prix.

Il faut qu'elle ait la responsabilité de sa liberté reconquise.

C'est seulement de la sorte qu'on pourra espérer une guérison quelconque.

Il faut que la libérée se sente sa maîtresse et qu'elle en arrive à solliciter elle-même notre appui et notre aide.

Cette manière de procéder a des chances de réussir, mais elle demande beaucoup de travail à ceux qui en font l'essai.

La prisonnière est la résultante d'un état social : c'est une femme tombée et sans force. Elle ne sait pas vouloir longtemps, et, pour se bien conduire, nul n'ignore qu'il faut vouloir avec persévérance.

En outre, l'injuste et l'immoral ont toujours pesé sur elle ; son jugement est faussé ; tout la porte à la révolte et à la haine, et son séjour à la prison ne peut qu'aggraver cette fâcheuse disposition.

Il faut même que la prisonnière se croie aimée pour éteindre en son cœur les sentiments mauvais qui la rendraient rebelles aux conseils de la dame patronnesse et à ses efforts personnels.

L'ignorance du juste et du vrai ont provoqué sa chute. La justice, la vérité et l'affection auront seules le pouvoir de la relever.

L'Œuvre des libérées de Saint-Lazare a pour premier devoir de soulager la femme prisonnière, son titre l'y oblige ; mais elle est aussi une œuvre de préservation et s'en souvient

Cette seconde partie de son programme est la plus importante.

Si on se consacre courageusement au rôle douloureux de visiteuse des prisonnières, c'est qu'on a la conscience d'être un rayon de soleil dans leur vie. Si on essaye de relever la femme tombée, c'est qu'on a l'espérance de voir compléter par d'autres le bien ébauché dans ces visites où on est seule avec la prisonnière qui se confie à vous.

L'Œuvre des libérées de Saint-Lazare s'intéresse à la femme toujours ; elle l'aide pendant la grossesse, lui vient en aide au moment de la naissance du bébé, la soutient fille-mère, lui sert de famille, recueille souvent l'enfant abandonné ou maltraité, cherche des patrons honnêtes pour mettre la fillette en apprentissage afin de lui donner un gagne-pain et lui éviter de passer par la prison comme l'a fait sa mère, paye des semaines de garni, donne des petits acomptes de loyer, dégage des objets du mont-de-piété, indemnise des patrons afin de rentrer en possession de la malle qui est toute la fortune d'une bonne qui a subi la peine d'un premier larcin.

L'Œuvre cherche encore, et c'est là un de ses triomphes, à désintéresser des plaignants si le préjudice causé est modeste ; elle obtient un désistement et, heureuse et fière, elle le porte à un juge d'instruction qui se laisse fléchir et renvoie la malheureuse avec une ordonnance de non-lieu.

La première condamnation et ses tristes conséquences sont ainsi évitées.

L'Œuvre rapatrie, toutes les fois qu'elle le peut, les enfants qui ont quitté le foyer paternel.

Elle fait rentrer en grâces les filles-mères chassées de la famille et fait adopter les enfants par des grands parents.

La présence de plusieurs de nos membres aux différents congrès a établi des liens de solidarité avec d'autres œuvres, ce qui permet de réaliser beaucoup plus de bien, en économisant et le temps et l'argent.

Les facteurs importants de toutes les œuvres et de celles de relèvement en particulier sont : le travail personnel des dames patronnesses, la confiance des patronnées et le temps, ce grand maître, qui permet de juger les personnes et les choses.

Les événements survenus en 1870 ont modifié la vie intellectuelle de la France et réveillé des consciences.

L'instruction obligatoire répand une certaine clarté, mais la notion du droit rentre plus vite dans les esprits que le sentiment du devoir n'entre dans les cœurs.

La philanthropie s'efforce à détruire l'ignorance, à diminuer la souffrance et la misère, elle souhaite remplacer l'aumône qui dégrade, si souvent, par des procédés de justice qui sont tout différents et plus efficaces.

Mais la philanthropie est une science réelle qui demande une étude approfondie et un grand empire sur soi-même.

Ne résistons pas aux élans de notre cœur, mais que notre raison le guide et le dirige sous peine de manquer le but que nous voulons atteindre.

Mettons-nous tous au travail, et quand les circonstances nous auront attachés à une de ces œuvres austères du genre de celle que je représente ici, ne désespérons pas.

Avec de bonnes méthodes, les plaies morales peuvent être cicatrisées comme les plaies physiques, même celles des prisonnières ! Avec la foi dans le succès, nous sécherons des larmes, nous relèverons des femmes abattues ou tombées, nous diminuerons le nombre des prisonnières et contribuerons à la transformation du régime pénitentiaire.

Nous rendrons enfin de la dignité et du bonheur à des créatures au nom de la justice que nous leur devons et à laquelle l'humanité entière a droit.

LOUIS XVII PRÉCURSEUR DU SPIRITISME

A M. le Rédacteur de la *Revue Spirite*.

Il me semble qu'on a commis une erreur, lorsqu'on a dit au Congrès Spirite et spiritualiste international de 1889, à Paris, que, Allan-Kardec était le fondateur du spiritisme moderne ; pour moi, assurément, le vrai fondateur de ce système religieux est Louis XVII, l'infortuné prisonnier du Temple sous la Terreur. Qu'on le sache, il perdit ses amis, en France et partout, pour ses opinions et par sa rupture avec le pape, le 24 octobre 1838.

Il avait envoyé au pape, et il eut voulu lui faire adopter, une prière que lui avaient dictée les esprits, et comme l'a dit *La Légitimité* de Bordeaux, du 5 décembre 1886 : « Il avait eu la hardiesse aussi, d'annoncer au pape que, si la politique aveugle s'obstinait à ne pas le reconnaître comme prince, tous les États, et l'église en particulier, subiraient de grands bouleversements et des persécutions cruelles. Certainement les esprits n'ont pas toujours du tact ! Mais ce ne fut que le 24 octobre 1838 qu'il déclara se séparer de l'église catholique ».

Louis XVII fut aussi *clairaudiant* que le roi David, et peut-être plus clairvoyant. Il disait dans ses mémoires ce qui suit, raconté par le comte Gruau de la Barre, dans son tome intéressant : *La Survivance du Roi martyr* (Sistac et Bonbée, Toulouse 1880, p. 60). « Le prince étant enfermé par Napoléon, dans un noir cachot, à Vincennes, de l'année 1803 à 1808. Voici ses paroles : « J'ai le souvenir qu'une sensation fixe m'absorbait tout entier : c'était l'image de ma bonne mère ; je la voyais, elle me parlait, et ses gémissements se confondaient avec les miens ; je sentais brisé en moi le courage de la vie ».

Nous lisons dans *La Survivance*, p. 325 : « La veille de sa mort le Prince prononça, très distinctement, ces paroles prophétiques : Demain votre père montera aux cieux ; la, j'aurai un nom céleste qu'on ne me ravira point... A plusieurs reprises il s'entretenait avec Louis XVI et Marie-Antoinette, augustes victimes qui semblaient appeler leur bien-aimé fils dont le martyr avait été plus douloureux encore et plus long que le leur ! »

Comme précurseur d'Allan-Kardek, Louis XVII écrivit plusieurs livres sur le spiritisme. *La Légitimité* nous dit, dans son numéro du 12 décembre 1886, p. 776 : « Le Prince fit imprimer les livres « révélés », dont voici les titres : 1° *La Doctrine céleste*, 1839 ; 2° *Partie préliminaire de la Doctrine céleste*, 1839 ; 3° *Révélation sur les erreurs de l'Ancien Testament*, 1840 ; 4° *Salomon le Sage*, 1841 ».

Voici un court résumé des doctrines de Louis XVII, contenu dans *La Légitimité* du 12 décembre 1886, p. 776. « 1° : Que l'éternel est un Dieu unique, et non pas un Dieu en trois personnes ; 2° : Que toutes les âmes ont été créées au ciel, avant la formation de cette terre, et que ce sont elles qui composent l'humanité, par leur habitation dans les corps nés de l'homme ici-bas ; 3° : Que tous les hommes sont *filz de Dieu*, comme Jésus-Christ, par l'esprit et par l'âme qui constituent leur être immortel ; et *filz de l'homme*, par le corps mortel qui retourne en terre ; tandis que leur personne spirituelle continue sa carrière terrestre dans d'autres corps humains, jusqu'à ce qu'elle ait accompli la volonté de Dieu sur ce globe ; 4° : Que Jésus-Christ, fait seigneur de ce monde par l'Eternel son père céleste, est notre frère aîné

du ciel, d'où nous sommes descendus, et où nous retournerons, selon le mérite de nos œuvres, en remontant successivement dans tous les cieux, lesquels sont les demeures de notre Père céleste, et par où nous devons passer pour arriver au ciel ; 5° : Que nous serons tous sauvés dans un temps donné de l'éternité » .

Le Pasteur W. R. Tomlinson Briarscood, Weymouth, England.

N. D. J. R : Allan Kardec n'a jamais prétendu qu'il avait créé et mis au monde le spiritisme, par cette simple raison que la doctrine spirite est vieille comme le monde ; il a coordonné l'enseignement des esprits, en 1855, époque à laquelle, personne (sauf quelques exceptions) ne songeait aux œuvres éparses d'auteurs divers, qui avaient entrevu une parcelle de la vérité, sans pouvoir la faire accepter en la vulgarisant. En mettant en ordre l'enseignement général, en le dégageant de tout mysticisme, en synthétisant avec logique la philosophie nouvelle, en la faisant scientifique et progressive, Allan Kardec s'est fait comprendre de tous les esprits qui veulent le progrès, qui ont l'horreur du dogme et du mystère, et c'est pour cette raison que les Congressistes, qui représentaient des millions de penseurs, l'ont à juste titre considéré comme le *fondateur*, ou le plus *éminent* et le plus *logique des vulgarisateurs* en fait de *spiritisme*. Oui les spirites ont en haute estime Allan Kardec, ce professeur admirable qui a su se faire lire et se rendre compréhensible, tellement sa méthode d'enseignement est simple et parfaite.

Certes nous rendons justice à tous les précurseurs, nous les aimons et les bénissons, mais ce n'est point une raison pour ne pas rendre justice à cet honnête travailleur, à ce rude luteur que nous vénérons, qui a mis à la portée de tout le monde le plus intéressant des problèmes, celui de la vie d'outre-tombe, en l'expliquant comme un problème de mathématique. Que M. le Pasteur Tomlinson, qui a rendu des services éminents à la cause, nous permette d'honorer tous les hommes de bien, en laissant à chacun d'eux ce qu'il mérite.

P. G. L.

NÉCROLOGIE : MADAME EMMANUEL JACQUET, est décédée à Roux, Belgique, le 5 octobre 1889, dans ses 68 ans. Ce fut un esprit très vaillant, ami du progrès, bien fraternel et charitable, qui trouvait dans le spiritisme, les plus fortifiants encouragements à bien accomplir une existence librement choisie. La cérémonie a été purement spirite, et l'assistance nombreuse et recueillie a suivi au cimetière la dépouille mortelle de cet esprit avancé. M. Jacquet, ancien président de la Société spirite de Roux, est un homme d'une haute probité, le propagateur infatigable de la doctrine spirite dans

le bassin de Charleroi; ce vieil ami, resté seul en apparence pour lutter, sera secondé par sa fidèle compagne, cet esprit plein de vaillance, dans la mission fraternelle qu'il a entreprise. Nous lui envoyons tous notre meilleure pensée et notre sympathie fraternelle.

ALFREDCHANTELOUP, ancien marin de Loix, île de Ré, ancien officier des francs-tireurs pendant l'invasion, soldat dont les titres sont sans taches, comme homme d'action prudent, mais courageux à l'extrême, auquel le gouvernement avait promis la croix d'honneur, est décédé, encore jeune, oublié, ses blessures et ses services n'ayant jamais été récompensés par l'état qu'il avait généreusement défendu; fils d'une spirite convaincue, spirite lui-même, et propagateur très zélé de notre philosophie, il réunissait les convaincus chez lui auprès de sa mère médium typtologue inspiré. Les éprouvés de la vie étaient aussi consolés chez le pauvre garde-champêtre couvert de douleurs, et auprès du médium courageux, âgé de 72 ans.

Les prêtres et les sœurs ont maudit la mère et le fils, et ils ont voulu, au lit de mort d'Alfred Chanteloup, le reprendre à l'aide de la misère noire qui s'était assise à son foyer depuis sa maladie.

Mme Vve Chanteloup est restée spirite, a éloigné les tentateurs, et son fils a été enterré comme un homme libre doit l'être; sur sa tombe, le maire du pays entouré d'amis a prononcé de bonnes paroles.

Il ne reste plus rien à la mère éplorée, plus de fils, plus de pain quotidien. Que les âmes spirites qui pratiquent le hors la charité point de salut, envoient leur obole à *Mme Veuve Chanteloup, à Loix, île de Ré, par la Couarde, Charente-Inférieure*. Ils auront ainsi fait une action sage et fraternelle.

Un ami influent au Ministère de la marine, auquel nous avons apporté les états de services de Chanteloup, voulait lui faire rendre justice par le Ministère de la Marine; comme réponse à toutes nos démarches longues et suivies, les bureaux ont envoyé 12 fr. à cet ancien marin, à ce soldat dévoué jusqu'au sacrifice!!

LE GROUPE POULAIN, 176, rue du Faubourg-Saint-Denis, a repris ses séances dans son nouveau local, RUE DE PARADIS, 57, les samedis à 8 h. 1/2 très précises.

ERRATUM : A la page 537 (*Revue* du 1^{er} septembre dernier) et au 11^e vers de la poésie de M. de Faget, lire: *L'ascension est infinie*, et non pas *finie*, ainsi que nous l'avons dit.

Le Gérant: H. JOLY.